

## La poétique et les changements littéraire

Walter Mignolo

Volume 8, Number 2-3, août-décembre 1975

La théorie littéraire dans le monde hispanique

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/500372ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/500372ar>

[See table of contents](#)

### Publisher(s)

Département des littératures de l'Université Laval

### ISSN

0014-214X (print)

1708-9069 (digital)

[Explore this journal](#)

### Cite this article

Mignolo, W. (1975). La poétique et les changements littéraire. *Études littéraires*, 8(2-3), 241–268. <https://doi.org/10.7202/500372ar>

Tous droits réservés © Département des littératures de l'Université Laval, 1975

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

# LA POÉTIQUE ET LES CHANGEMENTS LITTÉRAIRES \*

---

walter mignolo

---

Il y a quelques années, C. Goić (1967) remarquait que l'histoire littéraire (son champ de référence était l'historiographie littéraire en Amérique Latine) avait besoin d'une transformation fondamentale. Un peu plus tard (C. Goić, 1970), il ajoutait, se référant à cette même tradition, qu'il s'agit — en général — d'ouvrages dont les critères objectifs, la délimitation géographique et philologique, restent toujours confus et imprécis. Ces remarques en rappellent d'autres faites par R. Jakobson (1921) (que C. Goić (1970), d'ailleurs, cite) où il observait que : « Il n'y a pas longtemps encore, l'histoire de l'art, en particulier l'histoire de la littérature, n'était pas une science, mais une causerie » (p. 98). Et il ajoutait : « Elle suivait toutes les lois de la causerie. Elle passait allègrement d'un thème à l'autre et le flot lyrique de paroles sur l'élégance de la forme faisait place aux anecdotes puisées dans la vie de l'artiste » (p. 98). Pour sa part, R. Wellek (1936) (dont la proximité ou la familiarité avec les thèses du formalisme russe ne font pas de doute) observait — à propos des ouvrages consacrés à la littérature anglaise — qu'ils n'étaient ni *histoires* de la littérature, ni *histoires de la littérature*. Ils étaient plutôt, ajoutait R. Wellek, des *histoires de la civilisation* ou des collections d'essais.

Il est évident que, malgré les progrès de la critique et de la théorie littéraire au cours des dernières années, les problèmes posés par l'histoire littéraire n'ont pas été largement discutés<sup>1</sup>.

\* Je veux remercier Michel Pierssens de son aide pour la mise au point de la version française de ce texte, ainsi que de ses remarques critiques. Cependant, cet article ne reflète pas ses idées qui sont, sur bien des points, divergentes.

<sup>1</sup> Voir, cependant, des travaux récents qui témoignent de l'intérêt croissant pour le problème : G. Wienold (1971) ; T. Todorov (1970 ; 1973) ; C. Martindale (1969) ; H. R. Jauss (1970) ; E. Hankis (1972). Aussi le volume de *New Literary History* (II, 1970) consacré entièrement à l'histoire littéraire.

Mon propos aura pour objet d'examiner, de façon générale et parfois programmatique, quelques aspects qui me semblent importants dans la formulation des changements littéraires et, partant, de l'histoire littéraire. Je partirai des observations de C. Goić et mon point de référence, pas toujours explicite, sera la pratique historiographique littéraire en Amérique Latine.

### ***Discours historique et théorie du discours littéraire***

Une des premières difficultés à résoudre — et, d'ailleurs le point faible de la plupart des ouvrages consacrés à l'histoire de la littérature en Amérique Latine — est celle qui concerne le statut méthodologique et épistémologique du discours historique. Il semble évident que, avant de poser le problème de l'histoire littéraire, il faut commencer par expliciter (et élaborer) quelques prémisses communes à tout discours historique (P. Gardiner, 1952; G. Barraclough, 1962; M. Cohen, 1947). Pour les besoins de la cause, je me contenterai de rappeler certaines des conditions minimales que doit remplir — du moins préciser — le discours historique (A. Danto, 1965; R. Miguelez, 1971);

- a) le discours historique doit rapporter des événements qui ont eu lieu;
- b) le discours historique doit rapporter les événements dans l'ordre où ils ont eu lieu ou, du moins, faire connaître cet ordre;
- c) ces événements doivent être reliés d'une façon qui n'est pas simplement celle de leurs succession temporelle.

La troisième condition, qui différencierait l'histoire de la chronique, présuppose une théorie de l'histoire ou une théorie d'un domaine particulier dont on veut faire l'histoire (de la science, de l'économie, de la littérature, etc.). Pour donner un exemple, on pourrait décrire la pratique historique en Occident, jusqu'à Hegel, comme appartenant à l'ordre de la chronique qui remplit les conditions a) et b). Hegel est peut-être le premier à chercher un principe d'intelligibilité (condition c) qui organise le passé au-delà de la simple chronologie. Il faudra, sur ce point, distinguer entre la nécessité même du principe et le type d'hypothèse qu'on élabore pour remplir cette condition. Ainsi,

quand Marx substitue au principe hégélien de la continuité homogène la discontinuité des modes de production, et fait de ceux-ci l'objet de la théorie marxiste de l'histoire, il change le principe d'intelligibilité par rapport à la conception hégélienne, mais il conserve néanmoins le principe de base, à savoir que l'histoire n'est pas une simple chronologie mais l'organisation du passé à travers une intelligibilité posée par une théorie.

Ceci dit, une histoire de la littérature ne peut plus être conçue comme une succession d'auteurs ou d'œuvres, mais comme construite sur une base théorique qui dépasse l'accumulation chronologique et la déplace vers une systématisation explicitée par une théorie. C'est ce qu'avaient déjà compris les formalistes russes quand ils chassaient la biographie et la psychologie de la création, de l'histoire littéraire et faisaient de celle-ci l'histoire de l'évolution des formes (B. Eikhenbaum, 1925: 71). Formes qui avaient été d'abord posées dans la théorie synchronique et qui deviennent le principe d'intelligibilité (soit la condition c) quand on arrive à formuler ou à intégrer les changements dans la synchronie.

Pour arriver donc à formuler la condition c) dans l'histoire littéraire, il faut commencer par expliciter l'objet de la théorie du discours littéraire. Tout simplement parce qu'on ne saurait faire de l'histoire ou analyser des changements sans savoir ce dont on va faire l'histoire ou de quels changements l'on traitera. Il me semble que, de nos jours, au moins trois configurations théoriques guident la plupart des travaux dans le domaine de la poétique, et je crois que toute formulation des changements littéraires doit en tenir compte :

1. la première a ses bases dans le formalisme russe et résulte des transpositions de la linguistique saussurienne (R. Jakobson, J. Tynianov, 1928). Cette perspective, que j'appellerai « poétique structurale » (cependant voir Todorov, 1973, 25-27), est reprise par R. Jakobson (1960) et résumée par T. Todorov (1973). Dans ce travail T. Todorov affirme : « Ce n'est pas l'œuvre littéraire elle-même qui est l'objet de la poétique : ce qu'elle interroge, ce sont les propriétés de ce discours particulier qu'est le discours littéraire. Toute œuvre n'est alors considérée que comme la manifestation d'une structure abstraite beaucoup plus générale, dont elle n'est qu'une des possibles réalisations » (p. 19) ;

2. la seconde a ses bases dans la transposition de la linguistique générative et transformationnelle et se postule, elle-même, comme « poétique générative » (T. A. van Dijk, 1971). La première tentative se trouve chez Bierwisch (1965) et un développement plus détaillé, chez T. A. van Dijk (1972). L'objet de la poétique est ici conçu en termes de compétence. Tout d'abord, la poétique se fonde sur la grammaire textuelle dans la mesure ou celle-ci, en tant qu'extension de la grammaire de la phrase, a pour objectif la représentation (description) des structures textuelles qui sont intériorisées dans la compétence linguistico-discursive du « native speaker » (J. S. Petöfi, H. Rescher, 1973). Ensuite se pose le problème de l'élaboration d'une grammaire *ad hoc* qui rendrait compte des structures littéraires. Or, du moment que l'on prend conscience que le discours littéraire n'est pas simplement l'intersection de deux grammaires (textuelle et littéraire), (J. Petöfi, 1973), mais qu'il y a aussi des composantes culturelles (non-linguistiques) qui opèrent dans la classification du « littéraire », il est alors nécessaire d'élargir la notion de compétence linguistique et de parler d'une *compétence communicative* (J. Iwhe, 1970; D. Hymes, 1972; T. A. van Dijk, 1972: 313ss). L'objet de la poétique est donc posé comme l'élaboration de ces deux types de règles qui conduirait à une représentation théorique du fait littéraire;
3. la troisième configuration théorique a ses bases non pas dans la linguistique, mais dans la psychanalyse. Le langage n'importe pas, ici, en tant que système en soi, mais comme la manifestation d'une « autre grammaire » qu'est la topique de l'inconscient (J. Lacan, 1966: 555). Cette topique est élaborée comme chaîne signifiante à partir de deux axes du langage (métaphorique et métonymique); et, il s'agit là de savoir quelle est « la détermination du désir par les effets, sur le sujet, du signifiant » (Lacal, 1966: 653). Cette « autre grammaire » introduit donc et la fonction symbolique et la problématique du sujet: la première mène à une nouvelle classification des sciences de l'homme en tant que sciences de la subjectivité; et, en ce qui concerne la seconde, « La fonction symbolique se présente comme un double mouvement dans le sujet: l'homme fait un objet de son action, mais pour rendre à celle-ci, en temps voulu, sa place

fondatrice» (Lacan, 285). Dans la transposition de cette perspective, on essaiera de concevoir la littérature, à la place de la langue, comme pratique signifiante et, plus spécifiquement, comme cette pratique signifiante qui peut être définie comme *texte*. Le texte est donc défini, dans un premier temps, comme «un appareil translinguistique qui redistribue l'ordre de la langue, en mettant en relation une parole communicative visant l'information directe avec différents types d'énoncés antérieurs ou synchroniques» (J. Kristeva, 1970: 12); et, plus récemment, comme une pratique dans laquelle est fondamentale la position du sujet: «Notre position du sémiotique est, on le voit, inséparable d'une théorie du sujet qui tient compte de la position freudienne de l'inconscient. Décentrant l'ego transcendantal, le coupant et l'ouvrant à une dialectique dans laquelle son entendement syntaxique et catégoriel n'est que le moment liminaire au procès, lui-même toujours agi par le rapport à l'autre que domine la pulsion de mort et sa répétition productrice de «signifiant»: tel nous apparaît ce sujet dans le langage» (J. Kristeva, 1974: 30). La signifiante et sa disposition en texte seront déterminées d'un côté par des structures de «rejet» et, d'autre part, par des formations sociales et idéologiques qui donnent — pour ainsi dire — un *contenu* à ces forces (Kristeva; 1974: 361ss).

Je ne donne pas ce schéma trop rapide des configurations théoriques par simple souci pédagogique. Ces confrontations posent des problèmes inter-théoriques qu'on ne saurait éviter en essayant de penser les changements littéraires. Je justifierai mes propositions en donnant deux raisons. La première est que les configurations théoriques ébauchées dans 1) et 2) (que je noterai dorénavant T<sub>1</sub> et T<sub>2</sub>), parce que leur modèle est linguistique, offrent la possibilité de poser les changements littéraires comme changements continus. Par contre, la troisième configuration théorique (T<sub>3</sub>) ouvre la possibilité d'une conception des changements littéraires comme discontinuité et comme rupture. Je reviendrai, dans ce qui suit, sur ces deux types de changements. La seconde raison est que les rapports inter-théoriques mènent à des questions épistémologiques qui

concernent la réduction ou la non-réduction des théories<sup>2</sup>. Ainsi, si nous tenons compte du fait que tant T<sub>1</sub> que T<sub>2</sub> ont leurs bases dans la linguistique générale, le statut épistémologique de la théorie linguistique n'est pas le même dans la formulation structurale et dans la formulation générative. Dans la mesure où la grammaire générative récupère dans son cadre théorique les théories linguistiques précédentes, celles-ci sont ramenées (*reduced to*) à celle-là. Supposons que cette perspective soit valable pour la linguistique; il sera nécessaire, alors, de penser ce rapport dans le cas des théories du discours littéraire dérivées d'elle et de penser T<sub>1</sub> comme *réductible* à T<sub>2</sub>; en ce qui concerne T<sub>3</sub>, elle participe, avec T<sub>1</sub> et T<sub>2</sub>, au même domaine (une certaine pratique du langage reconnue comme « littérature »), mais il n'y a pas d'intersection entre elles, étant donné que T<sub>3</sub> est dérivée de la théorie psychanalytique du langage. T<sub>2</sub> et T<sub>3</sub> ne sont pas réductibles l'une à l'autre, mais *alternatives*. La seconde est une spécification de la première. Comme conséquence, j'essaierai de poser le problème des changements littéraires dans les perspectives ouvertes par T<sub>2</sub> et T<sub>3</sub>, sans discuter les avantages et les désavantages de l'une et de l'autre.

### **Les changements littéraires continus**

Dans le cas de T<sub>2</sub>, c'est dans la linguistique qu'il faudrait chercher des modèles possibles de changements. Avant de signaler ce cheminement, je voudrais expliciter les niveaux où s'engage le travail théorique, et sur lesquels on pourrait greffer la problématique diachronique. En plus de ce qui a déjà été dit sur T<sub>2</sub>, on pourrait encore ajouter que, dans cette perspective, une théorie du discours littéraire tient compte de (T. A. van Dijk, 1972a):

- a) la construction d'une théorie des structures formelles des textes littéraires;
- b) la construction d'une théorie, plus empirique, qui devrait spécifier les rapports entre:
  1. le système abstrait et les manifestations concrètes dans les processus de communication

<sup>2</sup> Pour les aspects formels et non formels de la notion de réduction, E. Nagel (1968: 317-325); une élaboration par rapport aux théories linguistiques, G. A. Sanders (1969) et J. Kristeva (1971).

2. le texte et son contexte psycho-social, l'ensemble des conditions de son fonctionnement.

La tâche résumée en a) concerne, principalement, une grammaire textuelle. Cette grammaire engendre des textes abstraits, de façon semblable à la grammaire de la phrase. Comme il a déjà été dit, on pourrait distinguer — à ce niveau et dans le meilleur des cas — une grammaire *ad hoc* qui rende compte des mécanismes discursifs présents dans les manifestations littéraires. Pour formuler b), deux perspectives sont ouvertes : pour la première — comme dans la grammaire générative standard (N. Chomsky, 1965 : 10-15) — une théorie de la performance sera dérivée de la grammaire de la compétence formelle. La seconde possibilité sera de donner plus d'importance à des éléments qui ne sont pas considérés dans la théorie de la compétence et de formuler (décrire) des modèles qui seraient plus proches d'une grammaire de normes (conçue comme *compétence communicative*<sup>3</sup>) que d'une grammaire textuelle. Pour ne signaler qu'un exemple de ces deux voies, on peut penser que la comparaison peut avoir une résolution abstraite au niveau de la grammaire textuelle, de même que ses insertions possibles dans divers contextes discursifs. Or, il y aura encore des questions non résolues, car, quand on considère des discours-occurrences, on constate que la comparaison n'est pas seulement conditionnée par des catégories et des règles grammaticales (M. Leguern, 1973 ; O. Thomas, 1969) mais aussi par des normes littéraires : ainsi, les types qu'on trouve dans *Don Segundo Sombra* (R. Güiraldes) par rapport aux normes « mundonovistas » ou dans *Sonatas* (Valle Inclán) par rapport aux normes « modernistas ».

La distinction de ces deux niveaux dans la théorie a une importance considérable dans la formulation des changements littéraires. Pour commencer, il serait utile de rappeler quelques hypothèses sur les changements linguistiques<sup>4</sup>. E. Coseriu

<sup>3</sup> On trouvera une discussion sur l'extension de la notion de compétence en linguistique dans A. Cicourel (1974), dans D. H. Hymes (1972) et, en théorie littéraire, dans J. Ihwe (1970).

<sup>4</sup> Pour une formulation des changements linguistiques dérivée d'une grammaire de la compétence, cf. P. Kiparsky (1968, 1970) ; pour une formulation plus empirique cf. Labov, W. (1972) et U. Weinrich, W. Labov et M. Herzog (1968). On trouvera une mise au point sur le problème dans S. Lecointre et J. Le Galliot (1973).



(1973) fait une distinction entre trois aspects de la description et de l'explication des changements : il y a d'abord l'aspect qu'il appelle *rationnel* et qui doit répondre à des questions abstraites, telles que : pourquoi les langues changent-elles ? Pourquoi ne sont-elles pas fixes ? Ou, mieux, pourquoi les langues ne changent-elles pas complètement ? ; le second aspect, que Coseriu appelle *général* et qui a une portée plus empirique, répond à des questions comme celle-ci : dans quelles conditions les changements linguistiques se produisent-ils ? Il est à remarquer que Coseriu consacre beaucoup de pages à éclaircir le fait qu'il ne s'agit pas, à ce niveau, d'un problème de *causalité*, mais de *conditions* : il s'agit de trouver des raisons de changement qui ne sont pas des *causes* à proprement parler, mais des conditions, des circonstances ou des déterminations dans la liberté linguistique du sujet parlant (p. 113 ; 178ss) ; enfin, il y a l'aspect *historique* qui réfère à tel ou tel changement concret. Il est évident qu'un traitement systématique de ce dernier aspect présuppose, comme préalables, les aspects précédents.

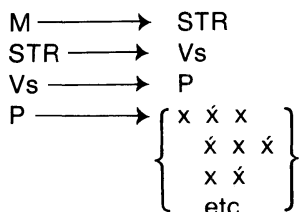
On peut supposer que ces trois aspects sont également valables pour la formulation des changements littéraires et on pourrait, éventuellement, faire correspondre l'aspect *rationnel* à la construction d'une théorie des structures formelles des textes littéraires, et l'aspect *général* et *historique* aux changements des manifestations dans les processus de communication et dans l'ensemble des conditions du fonctionnement du texte. Avant de suggérer quelques idées qui justifieraient la possibilité de valider des correspondances, il faut tenir compte — quand on passe de la théorie linguistique à la théorie littéraire et, par conséquent, à la considération des changements dans les deux domaines — du fait que :

- a) les changements linguistiques ne sont pas programmés. Le changement d'une langue est un processus collectif qui affecte certaines règles dans un groupe parlant, mais qui conserve toujours la structure de base de la langue. Autrement, elle ne remplirait pas l'une de ses fonctions principales qui est de maintenir la cohésion d'un groupe social ;
- b) par contre, les changements littéraires sont programmés et, dans ce sens, leur description doit tenir compte des règles

discursives qui, d'un côté, sont enracinées dans la compétence linguistico-discursive et, d'un autre côté, des aspects qui sont produits et/ou imposés à une époque donnée par un groupe qui représente l'activité littéraire et qui deviennent des règles rhétorico-normatives. Dans le second cas, les changements littéraires sont plus brusques que les changements linguistiques et ne sont acceptés — au moment où ils se produisent — que par une minorité (i.e. : les mouvements d'avant-garde).

Ceci dit, il est évident que la situation n'est pas si claire. Il faudrait commencer par situer les types de changement par rapport à ce qui est produit (comme règle rhétorico-normative) et à ce qui peut être considéré comme enraciné dans la compétence linguistico-discursive. Dans ce dernier cas, les mutations peuvent être posées de manière semblable à celles de la langue. Je ne considérerai pas, dans cet article, les changements linguistiques qui affectent aussi la production des textes littéraires. Je m'arrêterai, par contre, sur quelques structures de base qui correspondent à certains types de textes littéraires (versification, structures narratives), dont les changements de normes sont, dans bien des cas, indépendants de ces règles de base. Ainsi, par exemple, il est reconnu que des formes métriques, comme l'octosyllabe, ont leurs racines dans la mesure « naturelle » des groupes phoniques de l'espagnol (Navarro Tomás, 1966 : 71). Ceci est une des raisons qui expliquent que l'octosyllabe apparaisse dans les « jarchyas mozárabes », dans la chanson de geste et dans les proverbes. Cette structure rythmique de base étant reconnue, elle peut être affectée par des transformations normatives et c'est en effet ce qui se passe quand l'octosyllabe est « raffiné » par les troubadours (Navarro Tomás, 1966 : 151 ; Henriquez Ureña, 1961 : 52-77). Or, l'octosyllabe — bien qu'enraciné dans la mesure rythmique des groupes phoniques de la langue espagnole — est déjà un type spécial de vers qui a encore un aspect plus abstrait qu'il partage avec les autres types de vers (dodécasyllabe, hendécasyllabe, etc.) : les éléments marqués et non marqués du discours qui permettent de définir des structures métriques. Par conséquent, si la métrique étudie l'ordre des éléments marqués et non marqués dans le discours, il est possible, alors, de formuler des règles générales pour les systèmes métriques. La classification (octosyllabe,

dodécasyllabe, etc.) sera une opération postérieure dépendant du nombre de syllabes marquées et non marquées dans le discours. D'après Halle et Kayser (1966; aussi M. Halle, 1970), il est possible de concevoir des règles métriques construites sans «écarts» par rapport à la langue. Ceci montrerait que le système métrique est enraciné dans la compétence linguistique et que, en conséquence, il peut admettre un traitement *rationnel*. Si donc, en général, le schéma métrique consiste en une séquence d'éléments marqués et non marqués, il est possible de concevoir des règles de bases qui permettraient de générer divers types de mètres. Ainsi, par exemple, on pourrait commencer par un schéma de base (T. A. van Dijk, 1972: 220; aussi W. A. Bernhart, 1974):



où M signifie mètre, STR, strophe; Vs, vers; P, période strophique.

Ceci posé, où est-il possible de placer les changements? Il semblerait que si cette règle de base peut bien permettre de développer des modèles métriques abstraits, les changements exigent, cependant, l'incorporation d'autres variables. Ainsi, il faudrait tenir compte des types rythmiques acceptés par des mesures syllabiques données. Par exemple, l'octosyllabe accepte le type trochaïque, dont le premier temps marqué est dans la troisième syllabe (xx  $\acute{x}$ x xx xx), ou le dactylique dont le premier temps marqué est situé dans la première ( $\acute{x}$ x xx xx xx). Il faut donc penser que, au niveau abstrait, le changement peut être posé comme une simplification ou une complication de la règle et que, pour une même mesure syllabique, la variation de la règle opérerait sur le premier temps marqué. On pourrait encore compliquer la position de l'analyse et considérer non seulement la structure métrique de vers isolés, mais celle de vers intégrés à des structures

discursives et tenir compte, en outre, dans les règles métriques, de la combinatoire de la rime et construire des modèles de changement dans ces structures de base. Il en serait toujours ainsi, par exemple, pour l'octosyllabe, en ce qui concerne les changements qui l'ont affecté tant dans le rythme que dans la rime, entre le Siècle d'Or et le néo-classicisme.

Si on continue avec l'exemple de la métrique, il y a un autre genre de changements qui ne se situe pas au niveau des règles textuelles, mais au niveau de la norme. Ce type de changement se rapporte au fonctionnement du texte, dans son contexte psycho-social, dans le processus de communication. Ainsi, par exemple, le programme littéraire résumé dans la *Poética* de Luzán, (1737) touche, plutôt qu'à la compétence textuelle, aux règles d'emploi des types de vers, par rapport aux normes qui étaient devenues obligatoires dans la poésie du Siècle d'Or. Ceci nous place, évidemment, au niveau des aspects *généraux* et *historiques* des changements, lesquels sont, d'ailleurs, les plus remarquables dans la tradition métrique. Pour ce genre de changements, il faudrait élaborer les règles qui constituent les normes d'une période. En linguistique, il y a déjà matière à évidence quant au fait que l'étude des règles normatives ne diffère pas tellement de la formulation des règles de compétence (A. Cicourel, 1973 : 80ss) ; en littérature, on pourrait, à ce niveau, systématiser ce qui a été déjà signalé par la théorie traditionnelle du discours littéraire (R. Wellek et A. Warren, 1956 ; 278ss) et qui a été analysé, pour le cas du roman en Amérique Latine, comme « système de préférence » d'une période ou d'une génération (C. Goić, 1970 ; aussi W. Mignolo, 1975). Pour ne donner qu'un exemple de ce type de changement, il suffirait de rappeler que quand on passe de l'organisation métrique du vers à l'organisation des formes versifiées, on travaille sur un terrain purement normatif (Jean-Louis Backès, 1974). On sait que l'octosyllabe n'est pas employé dans le sonnet ; et que, par contre, c'est l'hendécasyllabe — de la Renaissance au post-modernisme — qui lui est lié. Par contre, on le trouvera dans des « redondillas » où, bien sûr, on ne trouvera pas d'hendécasyllabes. Il est évident que, sur le terrain abstrait de la génération des textes, il serait difficile de poser des restrictions qui empêchent de dériver un sonnet en

octosyllabes. Ceux-ci sont, encore, des faits de normes ou de compétence communicative<sup>5</sup>.

On peut penser que cette délimitation opérée sur une base métrique peut être aussi élaborée dans le cas des structures narratives. Il semble qu'il soit possible d'élaborer, au niveau abstrait, des modèles de génération des structures narratives comme n'importe quel autre mécanisme des structures textuelles (T. A. van Dijk, 1972, Th. G. Pavel, 1973). La généralisation du modèle narratif pourrait, dans un second moment, avoir différentes interprétations : pour des récits naturels (W. Labov et J. Waletzky, 1967), folkloriques (E. K. Maranda et P. Maranda, 1971) ou littéraires (T. Todorov, 1969 ; W. O. Hendricks, 1970, 1972). Les différences majeures entre ces divers types de récits seraient d'ordre pragmatique et toucheraient les situations dans lesquelles les récits sont produits et reconnus comme naturels, folkloriques, littéraires. Dans le cas du récit littéraire, l'artificialité narrative par rapport au récit quotidien ou folklorique, dépendra dans une large mesure des normes d'une période. Ainsi, les différences majeures entre un récit épique et un récit romanesque n'opéreraient pas au niveau abstrait de la grammaire du récit, mais au niveau des normes littéraires ; un récit dans le théâtre classique respectera les unités de lieu, de temps et d'espace ; un récit romanesque naturaliste se construira selon des normes mimétiques,

<sup>5</sup> Je voudrais insister sur le concept de norme lié à celui de compétence communicative. La norme, comme correction du modèle saussurien (*langue/parole*), a été posée — dans une longue discussion — par E. Coseriu (1967 ; 11-113) : «O sea que existen aspectos extrafonológicos y, en general, extraestructurales, afuncionales, no pertenecientes al sistema y que, sin embargo, no se dan como puramente casuales, sino que caracterizan una lengua: la lengua, en el sentido amplio del término, no es sólo sistema funcional, sino también realización normal» (p. 68). Plus récemment — dans le contexte de la grammaire générative — on arrive à des conclusions semblables à celles de Coseriu, cette fois-ci, par rapport à la division compétence/performance : «Prises ensemble, ces théories partielles portant sur les trois aspects 'faculté de langage — langue — parole' constituent une théorie de la compétence communicative des locuteurs d'une langue naturelle. On peut déjà faire remarquer que le concept chomskyen de compétence est ici élargi dans la mesure où une théorie des conditions de production d'énoncés ou d'actes de parole individuels se trouve incluse dans la compétence» (H. Brekle, 1972 : 95 ; voir aussi J. Habermas, 1971).

réélaborées en accord avec un nouveau programme de la représentation (Ph. Hamon, 1973), etc. Il serait toujours possible donc d'élaborer le problème des changements au niveau rationnel mais, de même que dans le cas de la métrique, il semble que c'est au niveau de la norme que s'opèrent les changements les plus évidents dans les structures narratives. Je voudrais aussi, dans ce cas, insister sur les limites entre le *rationnel* (grammaire abstraite) et le *général* (grammaire des normes), avec un exemple. Dans la formalisation d'un texte narratif, un des éléments à considérer est l'*agent*. Supposons qu'on ait des règles précises concernant son rôle dans la structure narrative, le lieu de son insertion, etc. Il est toujours possible de considérer, à ce niveau, un changement comme simplification ou complication des règles qui déterminent sa place dans la structure narrative. Toujours au niveau formel, l'*agent* doit être défini par des traits sub-catégoriels. Supposons un cas où deux de ces traits sub-catégoriels sont + HUMAIN, + ANIMÉ. Ceci serait valable non seulement pour plusieurs types de récit littéraire, mais aussi pour d'autres types. Pour situer l'endroit où opère la norme, il suffit de considérer la sémantisation de l'*agent* : il est facile de remarquer que, dans un certain type de roman — limitons-nous aux XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles —, la sémantisation de l'*agent* prend la forme d'un nom propre qui est identifiable dans la vie sociale (Pedro, Maria, etc.). Or, dans certains romans contemporains, au nom propre est substitué un pronom (*Farabeuf*, S. Elizondo), une lettre (*Morirás lejos*, Pacheco) ou des noms propres qui ne sont pas identifiables dans le contexte social immédiat (Fronesis, Focion dans *Paradiso*, L. Lima ; Cobra, Escorpio, Tundra, dans *Cobra*, S. Sarduy). On sait que le nom propre ne sert pas seulement à identifier, mais qu'il est aussi une espèce de courte description (J. Searle, 1965 : 162ss ; T. Todorov, 1969 : 24-27). Cela veut dire que la sémantisation de l'*agent* par le nom propre porte un certain type d'information. Cette information est tout d'abord dénotative (Pedro est un nom espagnol, Farabeuf, français, Fronesis la traduction espagnole d'un nom grec, etc.). Mais il y a aussi des informations connotatives dans le nom propre (culturellement codé) qui peuvent être employées — sous certaines normes littéraires — dans la sémantisation de l'*agent* (W. Mignolo, 1974). Le changement de norme opère, semble-t-il, entre autres, sur l'information déno-

tative et connotative du nom propre. Donnons quelques exemples :

1. Le titre du roman *Maria* (J. Isaacs, 1867) est un nom propre qui fournit des informations sur le sexe, l'origine espagnole, les rapports bibliques. La connotation de « pureté », implicite dans l'origine biblique, est accentuée par les attributs à travers lesquels l'agent est décrit (« Maria sonrió como en la infancia sonreía ; esa sonrisa hoyuelada era la de la niña de mis amores infantiles, sorprendida en el rostro de una virgen de Rafael, p. 7 ; Ed. Porrúa, México). Ces informations connotatives sont récupérées par le texte : María, fille de Salomón, était appelée Esther et elle change son nom au moment où elle est « convertie » par la famille d'Efraïm. En plus, l'autre agent féminin avec lequel María partage quelques attributs, est nommé Salomé et est opposé, dans sa caractérisation à Maria, selon les informations connotatives du nom propre. Cette opération normative qui récupère des informations connotatives dans le texte, est un phénomène qu'on trouve aussi dans des romans assez récents. Ainsi : « El Boa se rió a carcajadas y corrió por el reducto, sobre los cuerpos, con el sexo entre las manos, gritando, los orino a todos, me los como a todos, *por algo me dicen el Boa*, puedo matar a una mujer de un polvo » (Vargas Llosa, *La ciudad y los perros*, Barral, Barcelona, p. 111 ; je souligne).
2. Dans des cas comme *Cobra* (S. Sarduy), par contre, le texte ne récupère pas les informations connotatives du nom propre ; il produit des informations qui ne sont contenues ni dans la définition du dictionnaire, ni dans le contexte culturel. En outre, le texte *travestit* les informations sémantiques du nom : masculin/féminin. On pourrait dire la même chose des noms propres dans *Paradiso* (L. Lima) et dans *Farabeuf* (Elizondo). Et il va de soi que quand le nom propre est remplacé par un pronom, les informations connotatives sont automatiquement éliminées.

Or, la sémantisation de l'agent ne change en rien les règles abstraites du récit. On peut concevoir pour les divers exemples donnés qu'une relation du type  $x(Y, Z)$  (l'agent  $Y$  est en rapport  $x$  avec l'agent  $Z$ ) est indépendante de la sémantisation achevée. Il y aura toujours des normes qui permettront de

décrire et d'expliquer ces phénomènes : des normes mimétiques établiront les conditions pour la sémantisation du nom propre, en rapport avec certains codes culturels. Par contre, des normes qui échappent à la mimésis, offriront des conditions pour la sémantisation de l'agent, en évitant — dans ce processus — la corrélation entre le nom propre et les codes culturels.

Résumons donc. Dans la perspective des changements continus, l'analyse — la configuration du cadre théorique — peut être schématisée, sur la base de ce qu'on vient de dire, comme suit : Il y aura, tout d'abord, a) le passage d'une règle à une autre (i.e. règles métriques, règles narratives) et b) le passage d'une règle normative à une autre. Il s'agit, dans les deux cas, d'un problème de *transition*. Le premier, analysé sous l'aspect *rationnel*, le second, sous l'aspect *général*, selon la terminologie de E. Coseriu. Ces deux aspects restent encore pris dans la *série* littéraire : soit dans la matrice textuelle, soit dans la matrice des normes littéraires. Il faudra ajouter qu'ils ne s'offrent pas isolés et, en conséquence, l'analyse des changements continus devra considérer c) l'*insertion* du problème de la *transition* dans la matrice culturelle, dans laquelle le texte littéraire est inséré, en même temps qu'il contribue à la produire (i.e. les normes mimétiques, vers la fin du XVIII<sup>e</sup>, par rapport à une configuration de la pensée du monde issue de la physique newtonienne). Il faudra considérer, enfin, d) l'*explication* qui consistera à trouver des corrélations entre les changements observés et les orientations plus générales des forces culturelles et sociales. Ce dernier cas nous ramène à la problématique des changements discontinus, qui fera l'objet du paragraphe suivant.

### **Les changements littéraires discontinus**

Les changements, tels qu'ils ont été conçus dans le paragraphe précédent, opèrent sur des variables formulées soit dans les règles générales de la compétence linguistico-discursive, soit dans les règles (possibles de formuler) qui correspondent à la description de la norme ou de la compétence communicative. Cette conception des changements sur des variables implique un processus continu, et non pas un processus



discontinu ou de rupture. C'est pour cette raison que, en parlant de la sémantisation de l'agent, on n'as pas tenu compte du fait qu'il peut y avoir des corrélations entre variables : ainsi, tel type de sémantisation de l'agent peut être corrélatif à tel type de structure narrative et tel type de lexicalisation. Cela peut impliquer un processus de rupture. Il est certain, d'ailleurs, que dans la chronologie littéraire on est habitué à entendre que chaque mouvement ou chaque génération « rompt » avec la tradition, la génération précédente, etc. Et on est habitué aussi à entendre parler de la « nueva novela latinoamericana », comme d'une rupture avec le roman des années trente. Mais le problème n'est pas si simple et les hypothèses sont des hypothèses que j'appellerai — faute de mieux — « sentimentales » qui exigent une conception plus systématique de la notion de rupture (W. Mignolo, 1973).

Étant donné que le modèle linguistique a été le point de départ pour une formulation des changements continus, il est évident que la linguistique peut difficilement être aussi le modèle du processus de rupture : la linguistique ne se pose pas ce genre de problèmes et il serait difficile, sinon impossible, de les formuler par rapport à la langue, de la même façon que la physique classique ne parle pas des processus de rupture dans la nature. C'est peut-être, dans les deux cas, que le domaine d'étude n'offre pas cette alternative. Mais on peut, par contre, concevoir — et on l'a déjà fait — la rupture dans la construction théorique. La notion de « paradigme », introduite par Th. S. Kuhn (1962 ; 92ss), pour marquer le moment de rupture dans la théorie physique, a été vite adaptée pour signaler — à tort ou à raison — la rupture que la grammaire générative opère par rapport à la linguistique structurale (B. L. Derwing, 1973 ; R. C. Dougherty, 1972 ; J. J. Katz and Th. G. Bever, 1974). Tout ce qu'on peut retenir de cet exemple est que le concept de rupture est posé dans la théorie, mais non pas dans l'objet d'étude. Ceci semble impliquer que de tels processus peuvent avoir lieu dans des pratiques symboliques où l'activité « consciente » joue un rôle important dans la récupération et la transformation du passé. C'est ainsi qu'on est habitué — après Marx — à concevoir la pratique socio-économique comme processus de rupture dans le passage d'un mode de production à un autre. Que le travail de Marx puisse être aussi conçu comme une rupture théorique est un

fait qui n'a été pensé que ces dernières années (L. Althusser et E. Balibar, 1968, T. II, 150-184). Il reste encore à décider quels sont les rapports entre la rupture théorique et les processus de rupture que la théorie repère dans son domaine d'étude.

Ces observations, bien entendu, peuvent être considérées dans les cas de configurations théoriques qui prennent — d'une façon ou d'une autre — le champ « littéraire » comme domaine d'étude. Il y aura, par conséquent, deux cas dont il faudra tenir compte :

- a) jusqu'à quel point les théories alternatives schématisées, au début de cet article, impliquent-elles un processus de rupture par rapport aux conceptualisations normatives (dans le sens rhétorique) et évaluatives (dans le sens de la « critique littéraire ») de la littérature qui ont dominé, au moins jusqu'au début de notre siècle, et sur lesquelles le formalisme russe opère les premières transformations ?
- b) est-il possible de considérer les processus de rupture dans la production littéraire ? Si oui, comment ? Et quels sont les rapports entre les ruptures dans les configurations théoriques et la rupture que celles-ci repèrent dans la production littéraire ?

Je ne pourrais pas, en dix pages (et, en ce moment, pas même en deux cents) répondre à ces questions. Je me contenterai de suggérer l'endroit où, du moins, la rupture dans la production littéraire peut être développée. Il me semble que le fait même d'essayer de conceptualiser la rupture est déjà un indice de la rupture théorique. Ceci concerne le point (a) que je laisserai tout de suite de côté. Ce qu'il reste, pour passer à la première question de (b), est la possibilité d'élaborer des modèles qui affectent le champ de la production littéraire. Encore une fois, on peut penser en termes d'aspect *rationnel* et d'aspect *général*.

À l'endroit de l'aspect *rationnel*, la logique pourrait fournir des modèles, mais on sait qu'elle est restée en dehors de la question. Dans des sciences empiriques fortement structurées sur une base logique, l'emphase sur la quantité a laissé de côté les aspects qualitatifs qui sont ceux dont on peut articuler la rupture. Cependant, il existe des propositions logiques,

comme celle de R. Thom (1974), où la rupture d'un système est articulée dans des termes purement formels. Thom conçoit, par exemple, que l'évolution d'un système S peut être définie par un champ de vecteurs X. Dans ce système, il existe une variété différenciable M et un sous-ensemble K, dit ensemble de catastrophe. Tant que *m*, comme point représentatif de M, ne rencontre pas K, le système S maintient, dans son fonctionnement, une certaine stabilité structurale. Du moment que l'évolution du système amène une intersection entre *m* et K, il y a un moment de discontinuité, qui peut être interprété comme changement de la forme préexistante (p. 14-15). Supposons que l'on puisse raffiner l'élaboration de modèles formels sur le point de catastrophe comme rupture d'un système. Supposons encore que ce système puisse être interprété comme « littérature ». Au niveau *rationnel*, les raffinements de modèles formels pourront spécifier les conditions de ce type de changement. Par une extension métaphorique, on pourra penser — dans son aspect *général* — le processus littéraire comme discontinuité entre *formations discursives*, en tant que sous-ensemble du système littéraire. Il me semble que poser ce problème exige d'introduire encore deux questions :

- c) quelles sont les variables et quels genres de règles doivent changer pour qu'on puisse parler de changement de formation discursive ?
- d) quels sont les textes qui produisent cette rupture et la produisent-ils ?

On peut risquer un exemple, sinon pour répondre à ces questions, du moins pour en spécifier la portée. On a parlé, auparavant, des changements dans la sémantisation de l'agent. On n'a pas parlé de la possibilité que ces changements soient corrélatifs à d'autres changements de variables. On a suggéré, dans le cas de *María* et de *La ciudad y los perros*, une syntagmatisation (relation de conséquence) entre le nom propre (ses connotations) et le rôle que l'agent joue dans le conflit narratif. Peu importe qu'entre le premier roman et le second, il existe quelques altérations superficielles (dans les deux sens, sans importance majeure et comme distribution des séquences à la surface du discours). Les traits mimétiques sont dominants et, en l'étant, ils régissent, conditionnent la conservation de la *causalité* dans la sémantisation de con-

nexions narratives. Il est nécessaire de rappeler, ici, en ce qui concerne le modèle narratif abstrait et les occurrences qu'on trouve dans des «œuvres littéraires», qu'il y a toujours un processus de sémantisation semblable à celui dont on a parlé par rapport aux noms propres. Le résultat est que la *causalité narrative* (*parce que Pierre s'habille bien, il est méchant*) est un processus de sémantisation de certains types de récits, mais pas de tous. On constate, par contre, que là où il y a sémantisation de l'agent en éliminant les connotations du nom propre, on trouve aussi l'élimination de la causalité narrative (W. Mignolo, 1973). De telle façon qu'on peut penser que *quand on observe des changements d'une variable, il est probable que d'autres changements soient associés, d'une manière à spécifier, au changement observé*. Ainsi, pour les exemples donnés, on pourrait schématiser des règles provisoires :

- e) si A (agent) est sémantisé à travers un nom propre et si ce nom propre est codé dans la structure sociale, il y a des probabilités que :
- 1) le nom propre établisse des rapports entre la structure discursive et ses connotations sociales ;
  - 2) le nom propre et les attributs que l'agent supportera de ce fait, soient syntagmatisés dans le conflit narratif (i.e. : *Don Pedro y Don Miguel, dans La Parcela, Portillo y Rojas, 1898*) ;
  - 3) les noms propres soient insérés dans une structure narrative causale.

Pour le second cas (les noms propres non codés ou la sémantisation pronominale de l'agent), on peut supposer que :

- f) si A est sémantisé par un nom propre qui n'est pas codé dans le contexte culturel immédiat ou par un pronom.
- 1) il est certain qu'il ne sera pas rapporté à des connotations socio-culturelles ;
  - 2) il est probable qu'il ne soit pas syntagmatisé, par ces attributs, au conflit narratif ;
  - 3) il est probable qu'il soit inséré dans une structure narrative dont le lien entre les séquences n'est pas causal (*Paradiso, Farabeuf*).

On pourrait ajouter, à ces règles provisoires, des variables qui peuvent être considérées dans leurs corrélations soit avec

(e) soit avec (f). Ainsi, par exemple, dans la formalisation d'un texte, on peut toujours *normaliser* le narrateur : il est toujours possible de décider, pour un *je* ou pour un *il*, qui raconte, et par rapport à qui les faits racontés s'articulent. Les changements continus seront analysés dans les changements de cette variable dans le processus de sémantisation : ainsi, la position du narrateur, quand il se pose comme énonciateur d'une parole qui ne lui appartient pas (i.e. : G. de Berceo) ou, par contre, le narrateur qui se pose comme « propriétaire » de la parole qu'il énonce (i.e. : Ercilla). Pour revenir à la pratique romanesque récente, c'est un fait connu qu'il y a certains textes où le narrateur est une voix unique qui raconte et qui centralise l'énonciation (M. Bakhtine, 1963 ; J. Kristeva, 1970). Par contre, il y a d'autres textes où le narrateur n'est pas discernable par rapport à un sujet centré : non une monophonie, mais une polyphonie (*Farabeuf, El obsceno pájaro de la noche*, J. Donoso). Or, l'expérience montre qu'il est plus probable de trouver le premier type de sémantisation du narrateur lié à (e) et le second à (f).

Supposons donc que (e) et (f) suggèrent un exemple des différentes formations discursives. Il faudrait voir en elles, tout d'abord, les indices d'une typologie qui ne se construit pas selon des critères de surface (épique, romanesque, lyrique, etc.), mais selon des corrélations de variables spécifiées dans la théorie (des critères semblables pour une typologie économique, L. Althusser et E. Balibar, 1968, Vol. II, 83ss). Avant d'aller plus loin, il est nécessaire de tenir compte d'un aspect plus général du « déplacement » où cette typologie peut être opératoire. Je trouve qu'un point de départ est offert par Haroche, Henry et Pêcheux (1971) quand, parlant de la « coupure saussurienne » et partant du marxisme classique, ils rappellent qu'une formation sociale est caractérisée, en un moment donné de son histoire, par le mode de production dominant et par un état particulier dans les rapports des classes sociales. Les rapports de classe sont exprimés à travers une hiérarchie de *pratiques* exigée par tel mode de production. À ces rapports correspondent des positions politiques et idéologiques qui n'appartiennent pas aux individus, mais qui le « constituent », en même temps qu'il y trouve sa place. L'idéologie serait donc un complexe d'attitudes et de représentations qui ne sont ni universelles ni individuelles,

mais, par contre, plus ou moins liées au conflit de classes. Ces complexes de représentations et d'attitudes peuvent être conçus comme des *formations idéologiques*. Ainsi conçues, les formations idéologiques seront la « structure de base » des formations discursives. La typologie des formations discursives trouvera sa base générative dans des codes (ensembles de règles) que décrivent les formations idéologiques (E. Veron, 1971a et b).

Pour accomplir cette tâche, je vois deux voies possibles, suggérées par des propositions déjà connues :

- g) Supposons qu'on puisse prolonger les points (e) et (f) et les développer, à la façon de J. Kristeva (1974 : 86ss) qui parle, pour le premier, de *pratique signifiante narrative* et, pour le second, de *pratique signifiante textuelle*. Il faudra, ensuite, considérer les moments de leur dominante historique respective et leur rôle par rapport aux idéologèmes (Kristeva, 1970). La dominante historique permettra donc de situer les pratiques signifiantes par rapport au conflit idéologique. Ainsi, par exemple, dans la pratique signifiante narrative, il y aura un moment de discontinuité repérable dans le passage de l'idéologème du symbole à l'idéologème du signe. Le pas suivant sera celui qui consiste à élaborer la formation idéologique en tant que code (ensemble de règles) dans son aspect *rationnel*. Ce n'est que dans le cas où l'on a une définition de la formation idéologique qu'on peut parler de différents idéologèmes. Supposons que la formation idéologique puisse être définie comme un système de règles sémantiques visant à engendrer des messages (E. Veron, 1971a ; 1971b). Ceci veut dire que l'idéologie opère au niveau conceptuel : là où nous concevons des secteurs de « réalité », nous le faisons à travers un mécanisme conceptuel qui nous place dans une situation cognitive. Ce mécanisme conditionne et canalise, de manière restrictive, notre façon d'organiser le « monde » dans la pensée et dans le discours. Cette « machinerie », pour utiliser une métaphore cybernétique, est comme le programme d'un ordinateur. Pour changer la sélection de « l'input » et, en conséquence, de « l'output », il faut changer le programme. Progressons donc et posons que les règles sémantiques du code idéologique constituent ce programme, qui, comme dans la « boîte noire », ne peut être

atteint qu'à partir de « l'output ». Ce programme, dans le cas de l'idéologie, peut être encore métaphorisé comme un « système de croyances » (*belief system*) — conscient ou inconscient — qui sous-tend la production des discours. Un changement d'idéologème, dans le système idéologique, serait donc un changement du système de croyances (en ce qui concerne la production littéraire, la transformation de la conception du langage chez G. d'Occam, par exemple, qui produit tout une autre représentation de la « réalité »). Or, la formation idéologique étant conçue comme un programme consistant en un système de croyances, la philosophie analytique peut fournir des modèles pour développer l'aspect *rationnel* (R. M. Martin, 1969 : 95sq). En ce qui concerne le passage d'un idéologème à un autre, il est à supposer qu'il s'opère dans la sémantisation des éléments abstraits et dans la combinatoire des règles (E. Veron, 1971b). Ceci implique que — d'un côté — les discours littéraires ne sont pas seulement « générés » et « généra-bles » par la compétence linguistico-discursive et communicative, mais qu'ils sont, en même temps, « générés » par des structures idéologiques qui sous-tendent les normes littéraires d'une période ; et — d'un autre côté — que les changements discontinus mettent en rapport des formations discursives dans la pratique littéraire avec des idéologèmes, comme sous-ensembles du système qui est la formation idéologique.

- h) Nous commençons à nous habituer à l'idée que, soit dans la production des connaissances, soit dans la vie quotidienne, le rôle de l'individu est tout à fait relatif et que ce sont surtout des structures supra-individuelles qui le déterminent et dans lesquelles l'individu trouve sa place. Il ne s'agirait plus, ici, à proprement parler, d'« individu », mais des différentes forces qui le traversent et qui le dépassent ou le dispersent. Dans l'épistémologie, on a déjà parlé d'un genre de connaissance objective où le rôle de l'individu est infime par rapport à elle (K. Popper, 1972 ; F. Jacob ; 1970). Dans cette ligne, K. Popper propose son hypothèse d'une épistémologie sans sujet connaissant. Il critique l'épistémologie traditionnelle pour avoir conçu la production des connaissances dans un sens subjectif qui l'a conduite à des

problèmes sans pertinence, formulés autour d'une psychologisation du sujet connaissant. En d'autres termes, l'épistémologie que propose K. Popper, suggère l'existence d'un sujet épistémologique de la connaissance, plutôt qu'un sujet individuel et psychologique. Je soutiendrai l'hypothèse de Popper à condition de n'établir sa validité que sous l'aspect *rationnel*. Cela veut dire que l'existence de ce sujet *homogène* de la connaissance objective est moins sûre quand on parle, par exemple, de « paradigme » et que le changement de paradigme est proposé — métaphoriquement — comme changement de vision du monde (Kuhn, 1962, 111ss). La thèse de Popper peut avoir une valeur sous l'aspect général, si ce sujet épistémologique est repéré dans son *hétérogénéité*. Dans ce sens, l'hétérogénéité du sujet connaissant serait un « procès » en accord avec les changements discontinus dans la production des connaissances scientifiques et dans la mouvance des formations idéologiques. Ainsi, rapprochant ces spéculations du domaine de la production littéraire, on pourrait penser que — comme la littérature dans le monde de Tlön (Borges) — elle a un sujet (auteur) intemporel et éternel. Et c'est ainsi qu'on le présuppose dans les changements continus. Or, du moment que la production littéraire est conçue dans sa discontinuité, discontinuité repérable dans différentes formations discursives et, aussi, en rapport avec des formations idéologiques, le sujet de la production littéraire perd son homogénéité pour devenir un sujet hétérogène dans les conflits idéologiques qui sous-tendent la production des formations discursives. Il me semble que — en général — ces spéculations ne sont pas sans rappeler l'exigence de J. Kristeva d'une théorie du sujet (1974, 1971b), ainsi que les observations qui sont à la base de la formulation de la pratique signifiante textuelle : « Dans cette apparente associativité réside pourtant la fonction sociale des textes : produire un sujet différent, susceptible d'induire de nouveaux rapports sociaux » (1974 ; 100).

Ces observations n'ont pas la prétention d'être rigoureuses. Il me semble que sans une théorie explicite des formations discursives, du passage de l'une à l'autre et du « sujet des formations discursives », on restera sur un terrain spéculatif qui — d'ailleurs — n'empêche pas la valeur heuristique. Par



contre, la justification de ces observations est donnée par le fait que quand on parle de « nouveauté » dans le domaine littéraire, et que cette nouveauté est comprise comme rupture (i.e. : « nueva novela latinoamericana »), de deux choses, l'une : ou bien on formule la nouveauté dans un cadre systématique comme moment de passage d'une formation discursive à une autre ; ou bien la question n'a pas de sens, car dans le changement continu, chaque génération produit une littérature « nouvelle ».

Ce parcours, parfois trop abstrait, parfois trop spéculatif, laisse au théoricien quelques points de repère du moins, que je résumerai en guise de conclusion :

- a) J'ai tenu compte de deux configurations théoriques où j'essaie de poser la problématique des changements littéraires comme exigence du principe d'intelligibilité ébauché en II. J'ai parlé aussi, ici et là, de modèle. Je voudrais préciser, maintenant, les deux sens que je donne à cette notion : j'ai parlé de modèle, dans une première acception, pour dire que la linguistique dans un cas, la psychanalyse dans l'autre, sont des « modèles » pour des configurations théoriques dans le domaine littéraire ; j'ai parlé de modèle — dans une seconde acception — comme d'une dérivation (déductive dans le cas formel) des postulats de base d'une configuration théorique. J'ajouterai qu'il s'agit, dans le premier cas, de modèles « pour » une théorie ; dans le second, de modèles « d'une » théorie. Les deux configurations théoriques peuvent être résumées comme suit, où la notion de modèle est prise comme « modèle de » :

T<sub>2</sub>

Explicitation des postulats initiaux : conditions (abstraites) pour la formulation de règles et la description (explication) des discours littéraires

*Classe de modèle s<sub>1</sub>*  
spécifications des particularités des structures reconnues comme littéraires et descriptions de celles-ci.

*Classe de modèle s<sub>2</sub>*  
en rapport avec la classe de modèles<sub>1</sub> : spécification des particularités des processus de changement et description de ceux-ci.

Explicitation des caractéristiques (conditions) générales des pratiques signifiantes (formations discursives) et leurs rapports avec l'idéologie et la théorie du sujet

T<sub>3</sub>

*Classe de modèle s<sub>1</sub>*  
spécification des particularités des structures de pratiques signifiantes (formations discursives) et descriptions de celles-ci.

*Classe de modèle s<sub>2</sub>*  
en rapport avec la classe de modèles<sub>1</sub>: spécification des particularités des processus de changement et description de ceux-ci.

- b) L'histoire littéraire (et l'analyse des changements) pourrait, bien sûr, se faire d'une manière positiviste (accumulation d'informations) et intuitive (interprétation de l'information selon des valeurs non-explicites de la part des chercheurs). Ceci pourrait se faire, mais il resterait toujours des questions sur la validité épistémologique et idéologique de ces démarches. Si, dans la méta-théorie, nous acceptons que le *sujet connaissant (individuel et psychologique) est constitué par différentes instances connaissantes (épistémologiques et idéologiques)*, il est fort probable qu'une démarche qui ne met pas en question ses propres fondements, reste prise dans l'idéologie du savoir, acceptée par les institutions et à laquelle les configurations théoriques schématisées essaient — de diverses manières et avec des portées différentes — d'échapper. Ce serait une autre question de savoir si l'une des démarches théoriques, T<sub>2</sub> et T<sub>3</sub>, peut être récupérée par l'institution (littéraire).

*Université du Michigan*

## RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- Althusser, L. et Balibar Étienne, *Lire le Capital*, Vol. I et II, Paris, Maspero, 1968.
- Backès, Jean-Louis, « La place et le rôle de la métrique dans une théorie de la littérature », *Littérature*, 14 mai, 1974, pp. 19-35.
- Bakhtine, Mikhaïl, *La poétique de Dostoïevski*, 1963 (Trad. de I. Koliatcheff) Paris, Seuil, 1970.
- Barraclough, G., « Scientific Method and the Work of the Historian », *Logic, Methodology and Philosophy of Science*, Nagel, Suppes and Tarski, Eds, Stanford, Calif., University Press, 1962.
- Bernhart, A. W., « Complexity and Metricality », *Poetics*, 12, 1974, pp. 113-142.
- Bierwisch, M., « Poetics and Linguistics », 1965 (Trad. de P. Salus), in *Linguistics and Literary Style* (D. Freeman, Ed), New York, Holt, Rinehart and Winston, 1970, pp. 136-152.
- Brekle, H. E., *Sémantique* (traduit par P. Cadiot et Yvon Girard) Paris, Armand Colin, 1974.
- Chomsky, N., *Aspects of the Theory of Syntax*, Cambridge, Mass., M.I.T. Press, 1965.
- Cicourel, A. V., *Cognitive Sociology: Language and Meaning in Social Interaction*, New York, The Free Press, 1974.
- Cohen, M. R., *The Meaning of Human History*, La Salle, Ill., The Open Court Publishing Co., 1947.
- Coseriu, E., *Sincronia, Diacronia e Historia*, Madrid, Gredos, 1973. (Primera Edición, Montevideo, 1958).  
*Teoría del lenguaje y lingüística general*, Madrid, Gredos, 1967.
- Danto, A. C., *Analytical Philosophy of History*, London/N.Y., Cambridge University Press, 1965.
- Derwing, B. L., *Transformation Grammar as a Theory of Language Acquisition*, London/N.Y., Cambridge Univ. Press, 1973.
- Dougherty, R. C., « Generative Semantic Methods: A Bloomfieldian Counterrevolution », *Indiana Linguistic Club*, (mimeo), 1972.
- Dijk, T. A. van, « Some Problems of Generative Poetics », *Poetics*, 2, 1971, pp. 5-35.  
« On the Foundation of Poetics », *Poetics*, 5, 1972a, pp. 89-123.  
*Some Aspects of Text Grammars*, The Hague, Mouton, 1972b.
- Eikhenbaum, B., « La théorie de la méthode formelle », 1925 in *Théorie de la littérature* (T. Todorov, éd.), Paris, Seuil, 1965, pp. 31-75.
- Gardiner, P., *The Nature of Historical Explanation*, London/N.Y., Oxford University Press, 1952.
- Goic, D., « Generación de Darío », *Revista del Pacífico*, 4, 1967, pp. 17-35.  
*Historia de la Novela Hispanoamericana*, Valparaíso, Ediciones Universitarias de Valparaíso, 1970.
- Habermas, J., « Einführende Bemerkungen zu einer Theorie der kommunikativen Kompetenz »: in *Theorie der Gesellschaft oder Sozialtechnologie*, (Habermas und Lhumann eds.), Francfort, 1970, pp. 101-104.
- Halle, M., « On Meter and Prosody », in *Papers in Linguistics*, (M. Biersich and K. A. Heidolph, Eds.), The Hague, Mouton, 1970, pp. 64-80.
- Halle, M. and Keyser, S., « Chaucer and the Study of Prosody », *College English*, XXVIII, 1966, pp. 187-219.
- Hamon, Ph., « Un discours contraint », *Poétique*, 16, 1973, pp. 411-445.

- Hanks, E., «The Structure of Literary Evolution», *Poetics*, 5, 1972, pp. 40-66.
- Haroche, Cl., Henry, P. et Pêcheux, M., «La sémantique et la coupure saussurienne : langue, langage, discours», *Langages*, 24, 1971, pp. 93-106.
- Hendricks, William. O., «Folklore and the Structural Analysis of Literary Texts», *Language and Style*, 3, 1970, pp. 83-121.
- «The Structural Study of Narration : Sample Analyses», *Poetics*, 3, 1972, pp. 100-123.
- Henriquez Ureña, Pedro, *Estudios de versificación española*, Buenos Aires, Universidad de Bs.As., Departamento Editorial, 1961.
- Hymes, D. H., «On Communicative Competence», *Sociolinguistics*, (J. Pride and J. Holmes, Eds.), Middlesex, Penguin, 1972, pp. 269-293.
- Ihwe, J., «Kompetenz und Performanz in der Literaturtheorie», in *Text, Bedeutung, Ästhetik* (s. J. Schmidt, Ed.) München, Beyerischer Schulbuch-Verlag, 1970, pp. 136-152.
- Jakobson, R., «Du réalisme artistique», 1921, in *Théorie de la littérature*, (T. Todorov, Ed.), Paris, Seuil, 1966, pp. 98-108.
- «Linguistics and Poetics», in *Style in Language*, (T. Sebeok, Ed.), Cambridge, Mass., MIT, 1960, pp. 350-377.
- Jakobson, R. et Tynianov, J., «Les problèmes des études littéraires et linguistiques», (T. Todorov, Éd., *opus. cit.*, 1928, pp. 138-140.
- Jauss, H. R., «Literary History as a Challenge to Literary Theory», *New Literary History*, Vol. II, 1, 1970, pp. 7-37.
- Jacob, F., *La logique du vivant : une histoire de l'hérédité*, Paris, Gallimard, 1970.
- Katz, J. J. and Bever, Th. G., «The Fall and Rise of Empiricism», *Indiana Linguistic Club*, (mimeo), 1974.
- Kiparsky, P., «Linguistic Universals and Linguistic Change», in *Universals in Linguistic Theory*, (E. Bach and R. Harms, Eds.), New York, Holt, Rinehart and Winston, 1968, pp. 170-202.
- «Historical Linguistics», in *New Horizons in Linguistic*, (J. Lyons, Ed.), Middlesex, Penguin, 1970, pp. 302-315.
- Kristeva, J., «Les épistémologies de la linguistique», *Langages*, 24, 1971a, pp. 3-13.
- «Du sujet en linguistique», *ibidem*, 1971b, pp. 107-126.
- Le texte du roman*, La Haye, Mouton, 1970.
- La révolution du langage poétique*, Paris, Seuil, 1974.
- Kuhn, Th. S., *The Structure of Scientific Revolutions*, Chicago, Univ. of Chicago Press, 1962.
- Labov, W., «On the Mechanism of Linguistic Change», *Directions in Sociolinguistics*, (J. Gumperz and D. Hymes, Eds.) New York, Holt, Rinehart and Winston, 1972, pp. 512-538.
- Labov, W. and Waletzky, J., «Narrative Analysis: Oral Versions of Personal Experience», *Essays on the Verbal and Visual Arts*, (J. Helm, Ed.) Seattle and London, 1967, pp. 12-44.
- Lacan, J., *Écrits*, Paris, Seuil, 1966.
- Leguern, M., *Sémantique de la métaphore et de la métonymie*, Paris, Larousse, 1973.
- Maranda, E. K. and Maranda, P., *Structural Models in Folklore and Transformational Essays*, The Hague, Mouton, 1971.

- Martindale, C., *The Psychology of Literary Change*, Ph. Dissertation, Harvard University, 1969.
- Martin, R. M., *Belief, Existence and Meaning*, New York, New York University Press, 1969.
- Mignolo, W., «La escena y la escritura», *Hispanamérica*, 1973, 4-5, 3-36.  
 «Los avatares del discurso mimético: *Al filo del agua*», ponencia presentada en la convención de MLA, Diciembre, New York, 1974.  
 «Algunos aspectos del cambio literario: a propósito de la *Historia de la Novela Hispanoamericana* de C. Goic», (por aparecer), 1975.
- Migueluez, R., «Le récit historique: légalité et signification», *Semiotica*, Vol. III, 1, 1971, pp. 20-36.
- Nagel, E., *La estructura de la ciencia*, (traducción española) Bs.As., Paidós, 1968.
- Navarro Tomás, T., *Métrica Española*, (3a. edición revisada), Madrid, Ediciones Guadarrama, 1972.
- Pavel, Th., «Some Remarks on Narrative Grammars», *Poetics*, 8, 1973, pp. 5-30.
- Petőfi, J., «Text-Grammars, Text-Theory and the Theory of Literature», *Poetics*, 7, 1973, 36-76.
- Petőfi, J. and Riesser, H., *Studies in Text Grammar*, Dordrecht-Holland, D. Reidel Publishing, 1973.
- Popper, K., «Epistemology Without a Knowing Subject», *Objective Knowledge: An Evolutionary Approach*, Oxford, Clarendon Press, 1972, pp. 106-152.
- Sanders, G. A., «On the Natural Domain of Grammar», *Indiana Linguistic Club*, (Mimeo), 1969.
- Searle, J., *Speech Acts*, London, Cambridge University Press, 1970.
- Thom, R., «Stabilité structurelle et morphogenèse», *Poetics*, 10, 1974, pp. 7-20.
- Thomas, O., *Metaphor and Related Subjects*, New York, Random House, 1969.
- Todorov, T., «L'histoire de la littérature», *Langue Française*, 7, 1970, pp. 14-19.  
 «Poétique et histoire littéraire», in *Poétique*, Paris, Seuil (collection «Point»), 1973.
- Veron, E., «Ideology and Social Sciences: A Communicational Approach», *Semiotica*, Vol. III, 1, 1971a, pp. 59-76.  
 Condiciones de producción, modelos generativos y manifestación ideológica», in *El proceso ideológico*, Bs.As.: Tiempo Contemporáneo, 1971b, pp. 251-292.
- Wellek, R. and Warren, A., *Theory of Literature*, (4<sup>th</sup> Ed.), New York, Harcourt Congrès de Linguistes, Travaux du Cercle Linguistique de Prague, pp. 172-191, 1936.
- Wellek, R. and Warrent, A., *Theory of Literature*, (4<sup>th</sup> Ed.), New York, Harcourt Brace and World, 1956.
- Wienold, G., «Textverarbeitung: Überlungen zur Kategorienbildung in einer strukturellen Literaturgeschichte», *LiLi*, Jahrgang 1, 1971, Heft 1/2, pp. 59-89.
- Weinreich, U., Labov, W., Herzog, M., «Empirical Foundation of a Theory of Language Change», *Directions for Historical Linguistics*, (Lehman and Malkiel, Ed.), Austin, U. of T. Press, 1972, pp. 95-188.